



Véronique Grandpierre

**Paysage urbain
et monde mésopotamien :
quand l'utopie devient réalité**

URBAN LANDSCAPE AND MESOPOTAMIA:
WHEN UTOPIA BECOMES REALITY

ABSTRACT

Mesopotamia, the area between the rivers Tigris and Euphrates, a highly fertile land in the steppe, is in the collective mind, the Garden of Eden. From earliest Antiquity the area had been home to a sequence of important city-states ruled by kings. How did the ideological basis of power express itself in this landscape? How did the landscape become part of this ideology? Could it be the perfect society with an ideal form of government?

KEYWORDS

Mesopotamia; Tree of Life; Garden; King; Tigris; Euphrates; Eden.

VÉRONIQUE GRANDPIERRE

Université Diderot-Paris 7, France
veronique.grandpierre@orange.fr

Qu'est-ce qu'une utopie ? S'inscrirait-elle dans le paysage, celle qui à la fois se trouve à la bonne place (Eu-topia) et n'a pas de place (Ou-topia) ? Pour Thomas More, elle consiste en une société parfaite, au gouvernement idéal. Qu'en est-il, sous la Haute Antiquité, en Mésopotamie, ce territoire entre les deux fleuves que sont le Tigre et l'Euphrate, et qui correspond aujourd'hui à l'ouest de l'Iran, l'Iraq, la Syrie et le sud-est de la Turquie, souvent imaginé comme une terre verdoyante, où il fait bon vivre, lieu du jardin biblique d'Éden...

Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin et de là il se divisait pour former quatre bras. Le premier s'appelle Pishôn : il contourne tout le pays de Havila où il y a de l'or ; l'or de ce pays est pur et là se trouvent le bdellium et la pierre de cornaline. Le deuxième fleuve le Gihôn : il contourne tout le pays de Kuš. Le troisième fleuve s'appelle le Tigre : il coule à l'orient d'Assur. Le quatrième fleuve est l'Euphrate. (Bible, Genèse, 2. 10-14)

C'est aussi le lieu où l'on imagine les jardins suspendus de Babylone, l'une des sept merveilles du monde d'après Philon, et tant vantés par bien d'autres auteurs grecs et



latins (Flavius Josèphe¹, Di-
odore de Sicile², Strabon³,
Quinte-Curce⁴) !

Le jardin appelé « suspendu » est cultivé en l'air : ses plantes se trouvent au-dessus du sol ; avec les racines des arbres, il forme un toit au-dessus de la terre labourable. En effet des colonnes de pierre le supportent et toute la partie qui est sous terre est construite avec des piliers taillés (...). Au-dessus, on répand, sur une grande épaisseur, beaucoup de terre et des plantes à larges feuilles, et les arbres les plus souvent cultivés dans les jardins y poussent, ainsi que toute sorte de fleurs très variées, bref tout ce qui est très agréable à regarder et réjouit les sens (...). Des canalisations conduisent les eaux depuis le haut: tantôt elles s'élancent et s'écoulent en suivant tout droit la pente, tantôt on les contraint à remonter en spirales, à l'aide de mécanismes qui la font courir autour de l'hélice des machines; les eaux, élevées dans de grandes et nombreuses fontaines, arrose le jardin tout entier, imprégnant les racines des plantes en profondeur et maintenant humide la terre ; de là vient, selon toute vraisemblance, que l'herbe est toujours verte et que les feuilles des arbres qui naissent sur les rameaux délicats, condensent la rosée et demeurent exposées aux vents. La racine en effet n'est jamais assoiffée puisqu'elle aspire l'humidité produite par les eaux ; et tournant par des chemins souterrains qui s'entrelacent, solidement fixée, elle préserve la cohésion et la beauté de la végétation. C'est un ouvrage qui procure du plaisir, royal, et tout à fait opposé à la nature puisqu'il suspend les fruits de la terre au-dessus de la tête de ceux qui le contemplant. (Philon de Byzance, *Les sept merveilles du monde*, 22)

Véronique Grandpierre

L'évocation de ces deux jardins reste, aujourd'hui encore, gravée dans notre imaginaire collectif. À la fois réels et symboliques, l'un est issu de la nature, l'autre ne doit son existence qu'à la main de l'homme. L'image d'une région où l'eau abonde, où la végétation foisonne, où le croissant fertile met à la disposition des populations toutes les ressources agricoles dont elles ont besoin et même plus, est ancrée depuis longtemps dans les mentalités. Pourtant, il suffit de regarder les photographies, les reportages provenant de Syrie ou d'Iraq ! Ô combien le paysage y apparaît différent ! L'aridité est prégnante et les tells antiques (Ur, Uruk, Eridu...) surgissent au milieu d'espaces désertiques, balayés par les vents.

De fait, le croissant fertile, lieu où le grain sauvage peut pousser sans intervention humaine, uniquement grâce à l'eau de pluie, se situe bien plus au nord, au pied des monts du Zagros et du Taurus ainsi que le long de la côte méditerranéenne. La Mésopotamie ne se trouve pas dans le croissant fertile. Elle est, certes, très fertile mais ne doit cette fertilité qu'à l'action de l'Homme sur la nature. Or, cette intervention humaine sur l'espace potentiellement agricole s'avère très intense sous la Haute Antiquité. Au début du III^e millénaire av. J.-C., la Mésopotamie offre donc un visage totalement différent de celui d'aujourd'hui : l'eau et la végétation abondent. Les espaces habités par les populations sédentaires correspondent étroitement à la zone que les eaux du Tigre et de l'Euphrate permettent d'irriguer mais, là encore, ne nous fions pas aux cartes actuelles : à l'époque, le golfe Arabo-persique avance beaucoup plus profondément dans les terres et le tracé des deux fleuves – le Tigre et l'Euphrate – n'est pas celui d'aujourd'hui car ceux-ci s'exhaussent sur leurs alluvions et après la crue ne peuvent parfois plus regagner leur précédent lit. La vie est réglée par le régime de ces deux cours d'eau qui imposent leurs



contraintes : l'étiage a lieu en automne quand les champs ont besoin d'être arrosés pour être labourés ; quant aux crues dues à la fonte des neiges des montagnes d'Anatolie centrale, elles surviennent au printemps alors que les céréales n'ont plus besoin d'être irriguées. Les plaines agricoles, si verdoyantes par rapport aux espaces environnants, dénudés et désertiques, ne sont donc dues qu'à l'Homme. La plupart des villes sont, pour cette raison, érigées près des fleuves : Ur en Basse Mésopotamie près de l'ancien Euphrate, Assur sur le Tigre... Ce qui n'est pas sans danger quand une crue devient dévastatrice, détruisant la récolte, emportant même en partie certaines villes comme Mari ou Babylone ! Se protéger est donc l'un des paramètres pris en compte lors de la construction d'une ville surtout quand celle-ci est effectuée *ex-nihilo*⁵. La ville de Mari dans l'est de la Syrie, au bord de l'Euphrate, près de la frontière irakienne, est ainsi établie dès son origine vers 2950 av. J.-C., à deux kilomètres du fleuve, sur une terrasse délimitant en rive droite son lit majeur. De presque deux kilomètres de diamètre, sa forme circulaire offre une meilleure protection qu'une structure carrée ou rectangulaire en cas de crue exceptionnelle lorsque le fleuve déborde de son lit majeur et envahit la terrasse. Le paysage se découpe alors de la façon suivante : la steppe, la plaine agricole, la ville protégée par une digue circulaire sur laquelle s'appuie une enceinte extérieure peu élevée, rempart en cas d'inondation, un espace de trois cents mètres occupé par des jardins, puis le vrai moyen de défense contre un éventuel ennemi, à savoir une autre enceinte, intérieure, aux fondations solides, de six mètres de large et environ huit mètres de haut, à l'abri de laquelle sont regroupées les habitations. Le tout est traversé dès l'origine par un canal de dérivation⁶.

Toute la Mésopotamie est ainsi parsemée de villes et parcourue par des canaux

dont les traces sont encore visibles aujourd'hui en raison des sédiments qui s'y sont déposés, reconnaissables à leur couleur, différente des autres composantes du sol. Tout champ est donc bordé d'une rigole l'approvisionnant en eau au moins sur l'un de ses côtés. Il faut ainsi imaginer la région d'Ur dans le sud de l'Iraq un peu comme se présente la vallée de l'Oronte aujourd'hui en Syrie. Le paysage est marqué par tout un système d'irrigation avec barrages, hiérarchie de canaux et systèmes de régulation pour déverser ou pas l'eau d'un canal dans un autre. Certains de ces ouvrages, datant de cette haute Antiquité, sont encore visibles et même en fonction de nos jours. C'est le cas du barrage de Šallalat sur la rivière Khors à treize kilomètres en amont de Ninive, construit par le roi néo-assyrien Sennachérib au début du VII^e siècle av. J.-C., restauré et remis en service en 1970. Il en va de même pour le canal Bandawaiyah. Six bas-reliefs sculptés dans la roche, presque complètement enterrés par les débris accumulés au cours des siècles, ont été récemment découverts sur ses abords⁷. Ils s'ajoutent aux trois précédemment mis au jour⁸. Ces reliefs néo-assyriens permettent de dater l'ouvrage et d'identifier le parcours du canal. Large de soixante mètres et profond de quinze mètres, il achemine l'eau des sources karstiques situées sur le flanc nord du Djebel Al-Alqoš jusqu'à la capitale, Ninive. La partie située près de l'actuel village de Fai-deh est la mieux identifiée. Ces réseaux ne sont pas spécifiques au I^{er} millénaire av. J.-C. Au XIII^e siècle av. J.-C., à Dûr-Untaş (actuelle Choga Zanbil, en Iran), un canal de cinquante kilomètres de long apporte l'eau jusqu'à un bassin de décantation à partir duquel neuf canalisations la distribuent à l'intérieur de la ville. Encore bien avant, le grand canal de Mari, aujourd'hui à sec, était suffisamment large pour servir à la navigation. La meilleure place en Mésopotamie



est ainsi celle qui existe près des fleuves maîtrisés par les hommes à partir d'un cadre urbain.

Après la steppe et la campagne irriguée, vient alors la ville intra-muros. L'image de celle de Makdatu présente sur un bas-relief décorant le palais du roi néo-assyrien Sennachérib à Ninive au VII^e siècle av. J.-C., montre au premier plan une noria élevant l'eau puis, en bordure du canal, une muraille, des palmiers dattiers et des arbres fruitiers, une seconde muraille protégeant des maisons. Les remparts, principal élément de défense contre les assaillants, sont en effet d'une grande importance. Gilgameš, le roi d'Uruk, n'est pas pour les Mésopotamiens le grand homme qui ne voulait pas mourir – pour reprendre le titre du livre de Jean Bottéro⁹ –, mais le modèle du souverain célèbre pour avoir élevé autour de sa ville des remparts imprenables.

Il fit construire le rempart d'Uruk-
l'enclos,
du saint temple Eanna, le trésor sacré.
Regarde cette enceinte qu'entoure une
frise pareille au cuivre,
contemple ces pilastres que personne
jamais n'égalera !
Prends donc l'escalier qui est antique,
approche de l'Eanna, la demeure d'Ištar
que nul roi à l'avenir jamais n'égalera,
ni personne.
Monte donc sur le rempart d'Uruk,
promène toi !
Examine les fondations, scrute en le
briquetage !¹⁰

Épopée de Gilgameš,
version ninivite 11-17

De fait, les fouilles ont révélé que, pour la partie la plus ancienne, le rempart d'Uruk, constitué de briques crues comme d'usage à l'époque, enserrait une superficie de

cinq cent cinquante hectares. Long de neuf kilomètres et demi et large de cinq mètres, il est préservé par endroits sur neuf mètres de haut. Il était à l'époque renforcé par des pilastres qui plus tard seront transformés en tour. Double, il était précédé d'un avant mur placé quatre mètres en avant comme, dans le nord de la Syrie, à Habura Kabira, la plus ancienne ville fortifiée connue au Proche-Orient. À l'intérieur, la répartition spatiale est la même dans la plupart des villes. Prenons par exemple, Ebla, l'actuel Tell Mardikh en Syrie. À soixante kilomètres au sud d'Alep sur la route qui mène à l'actuelle Hama, cette ville occupe une position stratégique à la croisée de la voie donnant accès à la mer Méditerranée. Le tell de soixante hectares, de forme ovale, est ceint d'une muraille à l'abri de laquelle sont bâtis des maisons, des palais, des temples. Le tout est dominé par une ville haute d'environ trois hectares sur laquelle s'élèvent deux palais et un temple. Cette ville haute est également défendue par un rempart constitué de pierres surmontées de briques crues. La muraille qui protège l'ensemble (ville basse et ville haute) est élevée sur un remblai. À l'extérieur, la base des murs est protégée par un parement de blocs de pierre sur cinq mètres de hauteur. La base des murs était large de quarante mètres environ et leur hauteur a pu atteindre vingt-deux mètres. L'accès se fait par quatre portes fortifiées que les archéologues modernes ont nommées suivant leur localisation, leur nom antique restant à ce jour inconnu : au nord-ouest la « porte d'Alep », au sud-ouest la « porte de Damas », au sud-est la « porte du désert » et au nord-est la « porte de l'Euphrate »¹¹. Cette importance des portes est commune à toutes les villes du Proche-Orient. Ainsi, au I^{er} millénaire av. J.-C, pour pénétrer dans la Babylonie de Nabuchodonosor II (605-562), par le nord, il faut emprunter une voie bordée de part et d'autre de hautes murailles ouvrant sur la voie processionnelle traversant la



ville. Sur ordre du souverain babylonien les murs sont ornés de panneaux de briques cuites (beaucoup plus résistantes que les briques crues) à glaçure en relief représentant des lions, animaux associés à la déesse Ištar. La rue mène à la porte qui porte le nom de cette déesse¹². La porte est la première chose que l'on voit en entrant dans une ville. Il est donc important qu'elle en impose. Le programme architectural, l'iconographie et le nom qu'elle porte sont ainsi soigneusement choisis¹³. À Babylone, les huit portes donnant accès à la ville sont ainsi : « L'ennemi lui est un objet d'horreur », « Elle hait l'attaquant », « Son seigneur est le berger », « Ištar renverse ses assaillants », « Enlil la fait briller », « Puisse son fondateur prospérer ! », « Ô Adad, garde la vie des troupes ! », « Ô Šamaš, rends ferme le fondement des troupes ! ». La porte d'Ištar s'élève à plus de quinze mètres de haut. Encadrée par deux tours, décorée de briques émaillées alternent en ocre sur fond bleu taureaux (associés au dieu Adad, le dieu de l'orage et de la pluie source de fertilité) et dragons (associés au dieu Marduk, protecteur de Babylone). L'objectif est clairement d'impressionner le visiteur et de protéger les édifices (maisons, palais, temples) bâtis derrière.

Les hommes vivent à l'intérieur de cet espace urbain. Y trouve-t-on alors une société parfaite, idéale ? La mise en place de l'organisation politique et sociale est présentée dans la littérature comme instaurée par les dieux eux-mêmes :

La royauté étant descendue du ciel,
(la ville d')Eridu fut pour la royauté.
À Eridu, Alulim fut roi; il régna 28 800
ans.
(...)
5 villes, 8 rois régnèrent pendant 385
200 ans
Le déluge nivela tout.
Lorsque le déluge eu tout nivelé, la
royauté étant descendue du ciel, (la

ville de) Kiš fut pour
la royauté. À Kiš Ga.
[...]ur fut roi; il régna
1200 ans

(Liste royale sumérienne)

La décision des dieux ne peut être que parfaite ; or, ceux-ci choisissent d'abord une ville, inscrivant ainsi dans le paysage le cadre de vie idéal : un cadre urbain qui s'oppose à la steppe environnante. Cette ville (*alum*) devient prépondérante et englobe d'autres villes formant ainsi le *mâtum* c'est-à-dire « le pays ». Dans cette ville prépondérante, ils établissent la royauté qui ainsi est présentée, pas comme le meilleur mais comme le seul système de gouvernement possible. Seulement après, vient le choix de l'individu qui va l'exercer.

Le roi n'est pas n'importe quel individu. Le plus célèbre d'entre eux est Gilgameš, le légendaire roi sumérien de la ville d'Uruk. L'étymologie de son nom est couramment expliquée de la façon suivante : Gilgameš vient de BIL.GAMEŠ = « l'ancêtre est toujours jeune » avec une déformation du B et G, mais d'autres possibilités existent également. En effet, en Mésopotamie, un signe peut être vocalisé de plusieurs façons et un son transcrit par plusieurs signes différents, le tout avec des jeux de mots à plusieurs niveaux en utilisant les deux grandes langues employées à l'époque : le sumérien transcrit usuellement en majuscules, et l'akkadien et ses dialectes (babylonien, assyrien...) transcrits usuellement en minuscules italiques. Si on observe une grande continuité phonétique du nom « Gilgameš », la façon de l'écrire est différente d'un lieu à l'autre et d'une époque à une autre. Andrew George a relevé les différents signes utilisés du III^e millénaire av. J.-C. au II^e siècle ap. J.-C. : ^{DINGIR}GIŠ, ^{DINGIR}GIŠ.GÍN.MAŠ, ^{DINGIR}GIŠ.GIN.MAŠ, ^{DINGIR}gi-il-ga-meš au VII^e s av. J.-C., glgmyš dans les textes de Qumrân, Gilgamos chez



Aelius Aristide au II^e s. ap. J.-C... Or, les noms ne sont pas simplement phonétiques, ils ont une signification sémantique. Le pré-déterminatif DINGIR renvoie à tout ce qui est divin et le signe GIŠ signifie « arbre », le tout se traduit par « divin arbre » ; dans ^{DINGIR}GIŠ.GÍN.MAŠ, l'idéogramme sumérien GÍN renvoie au mot babylonien *šiqlum* « le sicle », une unité de mesure d'argent mais aussi à *šitqultum* « la balance », quant à MAŠ il renvoie à *mišlum* « égal » ou *mašlum* « double, similaire » et quant au signe GIN il signifie « pur »¹⁴. Simo Parpola, spécialiste du I^{er} millénaire av. J.-C., y voit ainsi une référence à l'arbre sacré, celui qui maintient l'équilibre et l'harmonie¹⁵. De nombreux rois, eux bien attestés historiquement, font aussi référence à l'arbre soit dans leur nom soit dans leurs inscriptions. Le nom du légendaire Gilgamesh, roi mésopotamien par excellence, renverrait-il à l'arbre de justice et d'harmonie divine, lien entre les hommes et les dieux et réciproquement ? L'arbre est à la fois le symbole de l'ordre divin que le roi doit préserver, le symbole du roi qui maintient l'ordre social en faisant régner la justice grâce aux lois qu'il édicte dans une société inégalitaire et hiérarchisée (en deux classes sociales chez les Sumériens avec des libres et des esclaves ; trois classes chez les autres peuples avec des esclaves et deux types de libres : les *muškenû* et les *awilû*), le symbole de la prospérité du royaume (avec celui de l'eau et de l'abondance) garantie par le souverain.

L'arbre est donc un motif iconographique utilisé dans l'idéologie royale au sein d'un cadre urbain. Il est ainsi présent sur la fresque dite « de l'investiture » retrouvée à Mari en Syrie dans le palais roi Zimrî-Lîm (1775-1761)¹⁶. À chaque extrémité de celle-ci, une déesse introduit la scène, puis sont représentés un palmier dattier, un animal ailé protégeant l'accès, puis

vient la scène centrale. La déesse Ištar, reconnaissable à sa tiare à cornes, ses armes et au lion sur lequel elle pose un pied, présente au souverain les insignes royaux : une corde et un bâton, symboles de la juste mesure. La scène en elle-même n'est pas centrée sur les insignes mais sur la déesse, insistant ainsi sur le choix divin. Cette scène centrale surmonte un autre motif : deux déesses aux vases jaillissant autre symbole de prospérité. Le tout renvoie ainsi au « mariage sacré » union solide entre le roi et les dieux. L'idéologie ne se manifeste pas seulement sur cette fresque. Reprenant les mêmes motifs, elle se retrouve à l'échelle de ce palais de 2,5 hectares en jouant avec la répartition spatiale. Actuellement visible au musée du Louvre, la fresque sur laquelle sont représentés deux palmiers en symétrie, était peinte dans la cour dite « du palmier » car un arbre de cette essence y était planté en son centre. Le palmier symbolise la richesse, l'abondance et la prospérité tant ses usages sont multiples (poutre, canalisation, vannerie, huile, fruit) avec un jeu de mots à plusieurs niveaux à partir du signe ŠA₆ qui signifie à la fois « le bien-être », « les choses bonnes », « le palmier dattier ». Cette cour donne sur une salle oblongue dans laquelle a été retrouvée la statue de la déesse au vase jaillissant également représentée deux fois sur la fresque. Le tout donne accès à la salle du trône.

Le roi est l'homme parfait qui détient le pouvoir absolu, maintenant la prospérité à l'intérieur de son royaume en luttant contre l'ennemi, thème qui se retrouve sur le célèbre bas-relief dit « du banquet à la treille » du VII^e s. av. J.-C., découvert à Ninive, la capitale, dans le palais du roi néo-assyrien. Le cadre est bucolique : le roi Assurbanipal et sa femme se désaltèrent dans un jardin au son des musiciens. La paix et la prospérité à l'intérieur de l'empire se manifestent par la présence des palmiers dattiers et des grenades renvoyant quant à elles à la vitalité et



la longévité. Mais à la branche de l'un des arbres est accrochée la tête de Teuman, le roi d' lam battu au cours de la bataille de la rivière Ula . Le roi est celui qui, à partir de sa ville, protège les frontières de son empire qui s'étend de l'Égypte à l'Iran, de la mer Noire au golfe Arabo-persique. Il instaure et garantit la paix à l'intérieur de son royaume.

Ces villes sont conçues avec des jardins royaux aux espèces (flore et faune) exotiques et des vergers à proximité pour ravitailler les habitants. Le plan de la ville de Nippur datant des environs de 1300 av. J.-C. montre que tout le sud-ouest de la ville est composé de jardins.   D r- arruk n la capitale du roi néo-assyrien Sargon II à la fin du VIII  siècle av. J.-C., des milliers de pommiers, plusieurs centaines de néfliers et d'amandiers proviennent ainsi de la province de Nermed- star, au sud de la chaîne du Sinjar. Ces célèbres jardins de Mésopotamie se retrouvent dans toutes les capitales. Ils sont alimentés en eau par un système dit plus tard de « vis d'Archimède » attesté par les reliefs assyriens. Ces jardins reproduisent à l'intérieur du complexe palatial le monde dominé par le souverain en reproduisant les vallées, les montagnes, les marais des différentes contrées de l'empire. Peupl s d'animaux exotiques, ils reproduisent en microcosme le *m tum* sur lequel règne le souverain, participant ainsi à l'idéologie royale, symboles de la domination universelle du souverain voulue par les dieux.

Le contraste est ainsi d'autant plus grand entre, d'une part, ces images bucoliques et verdoyantes et, d'autre part, à seulement quelques kilomètres, les contrées désolées et désertiques, perçues comme sources de tous les dangers, domaine de la sauvagerie. Dans le paysage, le passage s'effectue très rapidement du désert (*mad-barum*)   la steppe (*naw m*) puis à une zone de *q sum*, frange délimitant la steppe de l'espace cultivé, donnant accès au *m tum*,

« le pays », composé des champs et de la ville intramuros (* lum*) conçue comme un microcosme avec sa partie basse et ses espaces verts, sa partie haute avec les temples et les palais dotés de jardins repr sant également le monde en miniature. Ce pays (ville et champs) est l'espace irrigué, domaine des sédentaires, lieu de lumière et de vie, lieu de civilisation dans les mentalités qui s'oppose ainsi au désert, lieu aride, domaine des nomades, obscurité et mort, symbole de sauvagerie. Le roi est celui qui maintient chaque domaine dans son lieu d'origine. C'est pourquoi il apparaît aussi, sur les bas-reliefs, comme tuant, y compris à mains nues, les lions. Ce ne sont pas seulement les ennemis humains que le souverain maîtrise mais également toutes les forces de la nature. Par son existence, il maintient le tout en équilibre. C'est le lien vertical entre la population et les dieux, l'arbre garant de l'ordre contre le chaos à la fois sur le plan idéologique et sur le plan concret. Il est ainsi à la fois le symbole et le protecteur de la civilisation représentée par la ville contre le désert, domaine de la sauvagerie. La société est certes inégalitaire, mais nul ne trouvera mieux ailleurs, car ailleurs c'est le désert. Et même dans l'Au-delà, dans la mentalité mésopotamienne, il n'y a pas mieux. Le monde des morts, pays d'Arallu, est imaginé non seulement en miroir du monde des vivants (avec sa capitale Ganzer d'où règne le couple divin Nergal et Ere kigal), mais comme son p le reflet puisqu'il n'y a aucun moyen de renouveler quoi que ce soit, que les conditions d'existence n'y dépendent que des pensées et des offrandes effectuées par les vivants. En Mésopotamie, la société idéale n'est donc peut-être pas à nos yeux contemporains la société parfaite mais le lieu où chacun a sa juste place, dans une ville entourée de remparts dirigée par un roi désigné par les dieux, une société idéale urbaine qui marque ainsi le paysage !



Notes

- ¹ Flavius Josèphe, *Antiquités Juives* X 226-227 et *Contre Apion* I, XIX 141.
- ² Diodore de Sicile, *Bibliothèque Historique* II 10.
- ³ Strabon, *Géographie* XVI, I.5.
- ⁴ Quinte-Curce, *Histoire d'Alexandre* V, 1, 32-35.
- ⁵ Véronique Grandpierre, « Fondations, re-fondations dans le Proche Orient ancien », *Fondations et refondations antiques, Histoire Urbaine*, n°13, août 2005, p. 53-72.
- ⁶ Jean-Claude Margueron, *Mari, Métropole sur l'Euphrate*, Paris, Picard/ERC, 2004, p. 17-135.
- ⁷ Campagne de fouilles menée en 2012 par Daniele Morandi Bonacossi, Professeur à l'Université d'Udine en Italie.
- ⁸ Julian Reade, « Studies in Assyrian geography I: Sennacherib and the waters of Niniveh », *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientale*, 73, 1978, p. 47-72 et « Studies in Assyrian geography I: notes on the inner provinces », *Revue d'Assyriologie et d'archéologie orientale* 73, 1978, p. 157-180 ; Richard M Boehmer, « Bemerkungen bzw Ergänzungen zu Đerwan, Khinis und Faidhi », *Baghdader Mitteilungen* 28, 1997, p. 245-249.
- ⁹ Jean Bottéro, *L'Épopée de Gilgamesh, le grand homme qui ne voulait pas mourir*, Paris, Gallimard, 1992.
- ¹⁰ Raymond Jacques Tournay et Aaron Shaffer, *L'épopée de Gilgamesh*, Paris, Le Cerf, 1994.
- ¹¹ Paolo Matthiae, « Les fortifications de l'Ébla paléo-syrienne : fouilles à Tell Mardikh, 1995-1997 », in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 142/2, 1998, p. 557-588; « Nouvelles fouilles à Ébla (1998-1999) : forts et palais de l'enceinte urbaine », in *Comptes-rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* 144/2, 2000, p. 567-610 ; Paolo Matthiae et Nicolò Marchetti (éds), *Ebla and its Landscape ; Early State Formation in the Ancient Near East*, Walnut Creek, Left Cast Press, 2013.
- ¹² La porte a été démontée entre 1928 et 1930. Elle est visible aujourd'hui au Vorderasiatisches Museum à Berlin. Une porte similaire mais de taille un peu plus petite a été reconstruite par Saddam Hussein à l'emplacement de la précédente.
- ¹³ Véronique Grandpierre, *Histoire de la Mésopotamie*, Paris, Gallimard, 2010, p. 176-219.
- ¹⁴ Andrew R. George, *The Babylonian Gilgamesh Epic, Introduction, Critical Edition and Cuneiform Texts*, 2 vol., Oxford, 2003.
- ¹⁵ Simo Parpola, « The Esoteric Meaning of the Name of Gilgamesh », in Jiří Prosecký, *Intellectual Life of the Ancient Near East*, 43^e Rencontre Assyriologique Internationale tenue à Prague du 1^{er} au 5 juillet 1996, Academy of Czech Republic Oriental Institut, Prague 1998, p. 315-329.
- ¹⁶ Jean-Claude Margueron, *Mari*, *op. cit.*, p. 432-500.